

SQ2 Lecture linéaire n°5 Virginie Despentes *Vernon Subutex*, 2015

Introduction :

Construction de l'enjeu de la lecture :

Cet extrait se situe à la dernière page du septième roman intitulé *Vernon Subutex*, publié en 2015, premier tome d'une série romanesque (prévue et composée en trois tomes) de la sulfureuse romancière et cinéaste française Virginie Despentes.

Dans une écriture plus rangée que celle de ses précédents ouvrages, l'auteure y raconte le parcours chaotique d'un ancien disquaire parisien devenu SDF, suite à la dématérialisation des disques : Vernon Subutex. Tout au long du roman, ce personnage marginalisé apparaît comme un disparu qui ne cesse de ressurgir autour d'une intrigue urbaine et d'un flot de personnages qui gravitent autour de son univers interlope.

Éléments de contexte

Virginie Despentes y dresse dans cet extrait le portrait d'un homme parvenu au terme de sa dérive et fait de cet extrait une fresque de la société contemporaine, dans une esthétique fulgurante au style très cinématographique.

Mouvement du passage

1^{er} mouvement : (Ligne 1 à 14) L'hallucination de Vernon : sa dérive physique et psychique

2^e mouvement (ligne 14 à 18) la deuxième vague hallucinatoire et libératrice de Vernon

3^e mouvement : (L.19 à la fin) la promenade onirique et empathique de Vernon dans l'âme des êtres

Enjeux de l'explication

Voyons quel dernier regard artistique l'auteure pose sur son protagoniste dans cet épilogue romanesque.

Éléments d'explication linéaire

- **1^{er} mouvement : L'hallucination de Vernon : sa dérive physique et psychique (Ligne 1 à 18)**

Un singulier rapport à l'espace/ temps du protagoniste, SDF à la dérive, se dégage dans ce portrait de Vernon. Sa relation au cadre spatio-temporel apparaît comme modifiée, distendue à cause de l'état second provoqué par la fièvre. Ce brouillage des repères du réel qui envahit Vernon se lit dès la première ligne de l'extrait quand, au point de vue interne -- à la troisième personne du singulier-- , le protagoniste couché sur un banc et qui vient de s'éveiller « plus tard dans la nuit », ne « sait pas » si « quelques heures se sont écoulées, ou une minute » : ces indications temporelles très floues témoignent de l'incapacité de Vernon à mesurer le temps écoulé depuis qu'il se trouve sur cette butte. **Son errance est donc d'abord temporelle. Ainsi l'espace qu'il vit est plus intérieur que réel car sans doute à cause de la fièvre** « Il grelotte de fièvre » (l.1), « ouvrir les yeux lui demande un efforts pénible », « il sait qu'il délire » : autant de détails descriptifs qui indiquent son état délirant due à la fièvre.

C'est d'abord à travers des sensations tactiles et auditives de Vernon que le lecteur appréhende son état souffrant qui l'oblige à fermer les yeux : s'ensuit une hallucination auditive causée par cet état : **à cette épreuve du corps se joint une expérience musicale virtuelle, car Vernon est en proie à une hallucination auditive** (il « sait qu'il délire ») : « les premières mesures de Voodoo Chile le réveillent ». Il compare sa position à celle d'un spectateur dans un « concert » ou comme s'il écoutait une musique « au casque ».

On plonge dès la ligne 7 dans un univers onirique intériorisé : il indique « ferm[er] les yeux et retourner aux formes chimériques qui s'élancent derrière ses paupières », dans un refuge surnaturel : la phrase «Au-dessus de lui, les étoiles brillent avec une étrange intensité dans le ciel de Paris », et l'emploi de l'adjectif « étrange » associé à la description du ciel étoilé confirment bien l'onirisme de l'atmosphère, qui bascule vers le fantastique.

Ensuite la vision de la réalité spatiale de Vernon Subutex à la fin du paragraphe est tout aussi inhabituelle que la réalité temporelle perçue. Vernon sait qu'il « surplombe » la ville (il se dit être « la ville entière ») et qu'il est sur une butte couché sur un banc à Paris. A travers son regard (le point de vue narratif est interne à la 3^e personne), on aperçoit le ciel (au milieu du paragraphe : « Le ciel est plein d'étoiles ») et « au-dessus de lui les étoiles brillent », ce qui laisse supposer qu'il le contemple depuis le banc, dans une vision en contre-plongée.

Vernon ne cesse dans cet extrait de chercher un « substitut » à la vie à travers la musique rock alternatif qu'il croit entendre jusqu'à une forme de folie mêlée à une sorte de sagesse (-- le nom de Vernon, « Subutex », désigne d'ailleurs un médicament de substitution à l'héroïne destiné aux toxicomanes). **Le morceau de « Voodoo Chile » « jamais entendu » semble pourtant plus réel que la réalité qui se délite autour de lui. Son hallucination se matérialise dans sa réalité en « arc de son », et Vernon mêle ses perceptions à sa frénésie :** il quitte son corps, se sent surplombant le ciel de Paris dans une sérénité inégalable et s'endort par la suite. Ce personnage reste figé sur cette sensibilité, cette façon de pouvoir vivre à côté de ce qu'il se passait : « Vernon » était à ce titre dans les années 80 un type de surnom donné dans le milieu rock, a confié V. Despentès dans un entretien. **Au milieu des autres, Vernon apparaît donc comme un ancien rocker nostalgique du système de valeurs portées par le rock des années 80-90, ce qui fait de lui une sorte de marginal en pleine déréliction (sentiment de solitude, d'abandon) dans la société contemporaine.**

Cette « musique ne s'arrête pas » dans son voyage intra-sensoriel et s'étend du premier au deuxième paragraphe : la musique qu'il perçoit et construit dans son esprit associe la voix de l'icône du blues des années 70, « Janis Joplin » aux musiciens emblématiques de cette époque : « Jimi Hendrix » et sa mythique chanson « Voodoo Chile », accompagnés par la guitare d' « Eddie Hazel », « James Jamerson » et « l'orgue de Steeve Winwood ».

- **2^e mouvement : la deuxième vague hallucinatoire et libératrice de Vernon**

L'expression « plus tard » resurgit au début du 2^e paragraphe, après qu'il « s'est rendormi entre-temps », **comme pour prolonger l'égaré temporel de Vernon.** Le lecteur lui-même se trouve incapable de savoir si le jour s'est levé à ce moment-là quand le héros « sent un flot de lumière roulant sur un riff de guitare », ou si cette sensation n'est que le pur produit de son imagination en proie à la fièvre. Nous sont ensuite livrées des sensations de douleur qui se réveillent : « il grelotte de fièvre » et se découvre des sensations douloureuses que l'on devine avec le lexique de la souffrance -- dans les expressions « perce la douleur », et la comparaison « comme on viderait l'abcès purulent ». **A travers cette image et le passage qui suit s'exprime l'idée d'une délivrance** (« il se dénoue »), comme si le lexique anatomique omniprésent laissait penser qu'il **percevait le monde à travers sa propre expérience sensorielle** : le sens de la vue y est convoqué comme une certaine conscience de la présence de « son corps », de « doigts invisibles », des « os des clavicules », de « la cage thoracique », ou de « chaque parcelle de son épiderme », de sa « tête », et de sa « gorge ». Expérience qui lui procure une forme de jouissance infinie et grandissante qui le conduit à reprendre conscience de son corps : « la cage thoracique est ouverte » (sorte de libération), « il jouit de chaque parcelle de son épiderme, la chanson s'éternise ».

Au 3^e paragraphe, la musique se tait : « le silence se fait ». Vernon avoue aussi n'avoir « aucune idée d'où il se trouve », **le brouillage spatial est alors absolu et il réalise ce lien étrange qui le lie à l'espace à cause du « silence » de la ville** -- qui le rattache à la réalité -- plus qu'« au décor en lui-même ». Ainsi, **au-delà de la déchéance sociale et de l'isolement de Vernon, Virginie Despentes insiste ainsi davantage dans cette scène sur sa perte de repères temporels et spatiaux.**

On assiste ainsi à une sorte de renaissance de Vernon : il dit se sentir étonnamment « vivant » « encore », toujours en proie aux effets de son délire dont il compare l'efficacité à celle de « l'héroïne », des « champignons » ou du « LSD » qui lui semblent beaucoup moins agréables (Cf. les tournures négatives qui minimisent leur impact) : « la tête lui tourne , il n'a jamais connu de calme aussi agréable ». . **Le protagoniste se laisse porter par la musique, de manière très passive, dans un rituel sensoriel qui lui ouvre les « portes de la perception » (William Blake) sans pourtant avoir recours aux paradis artificiels** – à ses yeux « l'héroïne (...) les champignons (...) le LSD (...) le datura » ne « procurent d'illusion aussi parfaite » -- . Vernon semble ainsi glisser dans une sorte de dessaisissement, et s'exalter dans l'achèvement de cette « illusion parfaite » qui ravit ses sens et le mène à l'extase, la jouissance. **Dans cet état de transe musicale, la musique est pour Vernon comme une sorte de thérapie, comme une anesthésie le temps d'un rêve, lui**

qui est continuellement à la recherche du plaisir alors que tout se délite autour de lui. Cette divagation onirique le conduit aussi à une sorte d'extra-lucidité : les pensées de Vernon au discours indirect libre « mais content, putain, comme un dingue, content comme un dément », **comme pour casser le silence et comme pour se parler à lui-même dans sa solitude, mettent en relief son état d'extrême conscience dans cet état second.**

- **3^e mouvement : (l.19 à la fin) la promenade onirique et empathique de Vernon dans l'âme des êtres**

La fin de l'extrait constitue aussi une sorte de sombre bilan générationnel et culturel du Paris d'aujourd'hui : **Virginie Despentes fait de Vernon Subutex un médium qui se promène dans l'âme des êtres** -- au point de vue interne à la première personne : à travers son protagoniste, l'auteure dresse un bilan acerbe de la société contemporaine.

Lorsque Vernon s'incarne dans des habitants de Paris dans la deuxième partie du texte, **la romancière décrit leurs parcours de vie saisis dans des instants de bonheur trouvés le plus souvent dans une vie de malheur où chacun s'occupe de son cas :**

- à travers le portrait éphémère d'un « homme seul de cinquante ans »,
- de « Marc », au RSA entretenu par sa compagne, père au foyer qui s'occupe de sa fille et qui évoque sa fierté et son bonheur de lui avoir « appris à faire du vélo ».
- Ou encore à travers l'évocation d'« Eléonor » dans sa quête individuelle d'identité sexuelle pour être heureuse en amour avec une fille, malgré la conscience des difficultés à affronter, en famille.
- Ensuite la « violoniste virtuose » (aucune description comme si ces informations suffisaient à résumer le personnage et sa vie singulière d'artiste)
- Ensuite un paragraphe qui regroupe dans une galerie de portraits « la pute arrogant et écorchée vive », « l'adolescent solidaire de son fauteuil roulant », « la jeune femme qui dîne avec son père », le portrait du « clandestin » qui a franchi la frontière en passant des « barbelés », rempli d'espoir utopique car il pense et « que cette ville « va lui « donner ce qu'(il) est venu chercher », le « sans-papiers », le « chômeur », le « passeur de drogues », « la pute de soixante-cinq ans », puis des éléments naturels complètent cette galerie « l'arbre aux branches nues », « la chienne qui tire sur sa laisse », au milieu d'autres personnages « la surveillante de prison », « un nuage noir, une fontaine », « le fiancé »... **Tous ces portraits fugaces provoquent un certain effet de réel, faisant de ce roman un « livre –patchwork » qui regroupe toute une génération de toutes les classes sociales confondues .** Le style est très oral, écrit au présent de l'indicatif, empruntant des formules au langage très oral ou familier comme « la gueule », « ma meuf qui bosse », « la pute », « le restau », « se pisse », instaurant une sorte de série de monologues intérieurs pour mettre le lecteur à la place de ces êtres humains, pour l'amener à regarder en face les « Autres » saisis dans cette solitude existentielle du tout Paris.

Ce sont autant d'images fugitives de tranches de vie aux problématiques contemporaines et complexes qui se succèdent : être heureux dans les vieilles habitudes et la vénalité comme la « pute de Soixante-cinq ans enchantée de voir débarquer son plus vieil habitué », survivre dans la maladie comme « L'homme seul », de « cinquante ans,(...) la gorge trouée depuis (son) cancer ». V. Despentes fouille les âmes pour y découvrir notamment la pauvreté du « chômeur », le rejet, l'impuissance face à la douleur, l'immigration. Cette accumulation d'histoires et de situations particulières les rend universelles et plus tangibles à la lecture. **D'autre part, et dernière particularité de cette série de métamorphoses, Vernon se réincarne aussi en animaux,** comme « la vache à l'abattoir » destinée à la mort qui côtoie « l'infirmière sourde aux cris des malades à force d'impuissance », créant un étrange écho dans ce rapprochement de visions douloureuses.

Par effet de contraste, la vie semble davantage sourire à d'autres, évoqués très brièvement dans une sorte d'élan pudique : comme la « violoniste virtuose ». **Cette galerie de portraits poétique (lyrisme extrême du passage) fait donc de cette fin de roman une véritable fresque poético-sociale, constituée de personnages caractéristiques de la « comédie inhumaine » contemporaine où la comédie sociale se mêle au monde végétal et au règne animal.**

Et parmi eux Vernon se découvre à la toute fin du roman, brassant ses obsessions, dans une formule qui résonne comme une prise de conscience fulgurante : « je suis un clodo sur un banc perché sur une butte à Paris » **comme pour**

avouer qu'il se retrouve parmi les Autres, comme « un » au milieu de la mêlée de l'existence et de de la lutte sociale. C'est comme si V. Despentès voulait signifier que l'épreuve de la lutte individuelle de Vernon l'amène à s'intéresser à celles des autres, pour mieux se libérer du poids de sa propre existence. **Vernon fait ainsi l'expérience de soi et des autres.**

Remarque sur la structure du texte : l'écriture de V. Despentès «créé de sidérants riffs d'émotion» à l'image de l'hallucination musicale de Vernon, et c'est une manière vertigineuse d'entrer dans l'âme des êtres dans une sorte d'élan cyclonique, à la façon d'un tourbillon, d'une spirale : l'énumération d'habitants pris dans leurs aspirations personnelles semble prendre de la vitesse, **comme une spirale qui tourne au-dessus et autour de Paris tout en se rétrécissant pour se refermer sur Vernon, qui forme le point central de la spirale :** les cinq paragraphes qui composent cet enroulement dessinent les différentes courbes qui marquent sa progression, dans un rythme irrégulier, décélérant sur certains portraits évoqués en plusieurs propositions – dans le paragraphe de « l'homme seul », de « Marc » par exemple -- , accélérant sur d'autres en une seule proposition – quand est évoquée la « violoniste virtuose ». A partir du dernier paragraphe, le dernier mouvement circulaire de la spirale rassemble plus de dix-sept figures qui se résument à la toute fin chacune par un groupe nominal dans la proposition « Je suis un nuage noir, une fontaine, le fiancé », jusqu'à la proposition finale « Je suis un clodo sur un banc perché sur une butte à Paris » : l'allusion au « nuage noir » peut d'ailleurs faire penser au nuage d'un cyclone dont l'œil serait Vernon Subutex. En outre, l'anaphore « Je suis » cadence chaque mouvement de la suite de circonvolutions de cette spirale, comme pour accentuer cet effet visuel hypnotique, et elle fait glisser le lecteur d'un personnage à un autre, chacun dans une humeur qui surgit d'un flot de pensées.

[Le premier tome du cycle romanesque se clôt ainsi sur le protagoniste dans ce procédé très cinématographique de la spirale à l'effet d'optique captivant : Virginie Despentès, qui a été aussi réalisatrice au cinéma, conçoit l'écriture comme une narration dynamique qui emmène, qui promène le lecteur dans la ville. Cette littérature dynamique développe beaucoup de personnages secondaires, sur le modèle de la série-télé, faisant se succéder gros plans et visions d'ensemble.]

Conclusion :

En conclusion, la fin de parcours de Vernon Subutex s'avère aussi chaotique qu'envoûtante : sa déchéance physique de SDF en proie à la fièvre l'entraîne dans une passivité jouissive et sensorielle jusqu'à une hallucination musicale libératrice : dans une sorte de folie douce et paradoxalement de sagesse extra-lucide, Vernon surplombe Paris et se réincarne en de multiples figures parisiennes contemporaines dont le lot commun est la souffrance et la quête du bonheur. Le roman devient alors pour Virginie Despentès comme une entrée dans l'esprit des êtres humains, comme un exercice d'empathie avec des individus avec lesquels les lecteurs ne sont jamais en contact dans leur réalité : et pour promener son regard comme elle promènerait une caméra à l'épaule, la romancière compose dans une écriture dynamique en forme de spirale pour mieux pénétrer tous les milieux urbains contemporains.

Parallèle à faire avec l'incipit de *l'Étranger*, d'Albert Camus, 1942 : cet épilogue de Vernon Subutex semble constituer l'exact opposé de l'extrait de Camus : tandis que Vernon Subutex éprouve une forme d'empathie à l'égard de l'humanité (et se découvre à travers les autres), Meursault s'exclue définitivement de l'humanité, heureux, dans une sorte d'extase onirique comparable à celle de Vernon (l'hallucination en moins).

OU alors avec *Une saison blanche et sèche*, d'André Brink (pour le procédé d'empathie comme moyen de progresser dans la connaissance des autres et de soi).

OU parallèle avec *L'extension du domaine de la lutte*, M. Houellebecq : point commun : cartographie sombre de la société contemporaine.